

il se tournait et se retournait comme sur un gril, ne trouvant jamais la place bonne. Un rideau en serge rouge, tendu sur une tringle de fer le long de laquelle il glissait des anneaux de cuivre, s'éparait son matelas du petit lit de sa fille. Marjolaine, couchée avec le bébé, ne dormait pas non plus. Elle entendait son père qui souvent, comme tout les gens habitués à vivre seuls, parlait tout haut.

—Tu ne dors pas, père ?

—Toi non plus, morveuse, à ce qu'il paraît ?

—Moi je réchauffe le petit, si tu savais comme il est gentil.

—Ah ! ah ! comment le vois-tu ? il fait plus noir que chez le diable,

—Je ne le vois pas, mais il m'a pris un doigt dans sa petite main et il le serre de toute ses forces.

—C'est bon, c'est bon, tu ferais mieux de dormir.

Il se fit un silence assez long. On eût dit que dans l'humble et chancelante demeure de ces nomades, le sommeil était enfin descendu, mais Marjolaine et Routard avaient toujours les yeux ouverts.

—Je devrais déclarer cet enfant ! répétait Routard.

Il avait parlé haut.

Derrière le rideau de serge, la petite voix de Marjolaine :

—Père, je voudrais bien te demander...

—Veux-tu t'endormir, moutard !

—Si tu le declares, est-ce qu'il lui arrivera du mal, au petit ?

—Sûrement. Et pas avant qu'il soit vingt-quatre heures.

—Ah ! dit-elle effrayée.

Et Routard l'entendit qui se remuait en son lit. S'il n'avait pas fait nuit noire, si le rideau n'avait pas été tiré, il aurait vu sa fille entourer ce chétif, elle presque aussi faible et aussi chétive, d'un brusque enlacement de ses bras.

—Alors, père, il ne faut pas le déclarer, dit-elle.

Routard haussa ses robustes épaules.

—Gosse, va ! Elle a raison après tout. C'est décidé, je ne dirai rien.

Et comme si cette résolution enfin prise lui avait enlevé un fardeau énorme de la conscience, il s'endormit tout à coup, profondément. Il n'eut pas d'autres hésitations.

Et le lendemain, dans l'après-midi, l'âne trotta sur les routes blanches de neige, pendant que Marjolaine faisait boire à l'enfant un peu de lait tiédi et le rétameur demandait, grossissant sa voix, comme s'il était encore mécontent, mais au fond attendri par le joli spectacle de la fillette donnant au bébé des soins maternels :

—Enfin, quel nom aura-t-il, cet enfant !

—Ton nom, père, tu t'appelles Jacques, il y en a pas de plus beau.

—Mon nom ! Pas de plus beau ! Flatteuse, va !

—Oui père, il s'appellera Jacques.

—Après tout, ce nom-là en vaut bien un autre.

—Mais il faudra le faire baptiser.

Le père Routard gratta sa crinière. La question l'embarassait.

—Sûrement, dit-il, sûrement. Mais nous avons le temps. Laisse-moi respirer. Il faut que je trouve une histoire. Et puis, tu sais bien, dans ton catéchisme que tu commences à épeler, il y a que, en cas de nécessité, toute personne peut baptiser. Donc, c'est bon.

Il délaissa, le brave rétameur, bien des hameaux et bien des villages où il avait, depuis longtemps, l'habitude de s'arrêter. C'était autant d'argent perdu, pour lui, puisque c'était de l'ouvrage négligé. Mais peu lui importait. L'ouvrage courait après lui et si pauvre qu'il fût, si misérablement qu'il vécut, il possédait déjà quand même quelques mille francs destinés plus tard à Marjolaine.

Dans toute la journée du lendemain, celle-ci ne s'occupa que du petit frère que le hasard lui envoyait. Et vraiment elle déployait, cette enfant, une intelligence de femme. Toutes les mères comprendront le dénuement dans lequel elle se trouvait, tout à coup, avec ce bébé dont il fallait changer les langes et pour lequel rien n'était prêt.

Le père Routard acheta des flanelles, des langes et des serviettes dans la première ville que l'âne

rencontra sur son chemin, car l'âne semblait obéir à sa propre volonté, depuis le grave événement qui s'était passé dans l'intérieur. Et quand Marjolaine défit les langes, anxieusement croisés par la vieille tante Pontalès, au château de Malpalu, bien inhabile en ces soins, la chère petite, elle jeta tout à coup un cri de surprise en se précipitant vers Routard qui la regardait.

—Eh bien, quoi ? dit le rétameur.

La petite tendit sa main. Dans sa main se trouvaient une médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur, toutes deux tombées des langes. Julien Rémondet, poussé peut-être par le pressentiment de la mort prochaine qui le menaçait, les y avait introduites, alors qu'il s'enfuyait du château.

La croix ressemblait à tous les autres insignes du même genre. Mais la médaille, frappée d'une balle sur un côté, était toute bossuée. Le morceau n'était pas enlevé et la balle avait dû dévier. La médaille de l'honneur militaire avait garanti d'une mortelle blessure la noble poitrine de Rémondet qui l'avait portée.

Routard les prit, les examina et les enferma soigneusement dans un tiroir. Déjà, lui-même, dans la matinée, il s'était livré à quelques observations. Nos lecteurs se souviennent que Routard avait ramassé, dans la forêt de Russy, un pistolet tombé du manteau de Julien Rémondet. C'était l'arme dont le pauvre garçon n'avait pas eu la force de se servir pour sauver sa vie et celle de l'enfant de Marguerite. Antoine de Pontalès, dans l'horreur du crime qu'il commettait en abandonnant le petit, avait oublié ce pistolet.

Routard le retira d'un tiroir où il l'avait serré la veille. Il l'examina attentivement. C'était une très belle arme, bien en main, admirablement montée, ornée de gravures et de damasquinures très riches. Le canon portait le nom de l'armurier habile de la maison duquel l'arme sortait : "*Claudin, armurier, Paris.*" Sur un écu en or placé à l'extrémité de la crosse, un peu au-dessous, étaient les initiales suivantes : A. P.

Sur les initiales, une couronne de comte. Dans la couronne, la devise des Pontalès, qui semblait, sur cette arme, particulièrement à sa place, puisqu'elle s'adressait aussi bien à coup d'œil du tireur, qu'au caractère de la famille de Pontalès, de tout temps renommée pour sa loyauté. Cette devise était : TOUJOURS DROIT.

Avec ces indications et un peu de prudence, il eût été facile au père Routard de retrouver le propriétaire de l'arme de pénétrer peut-être à la longue le mystère cruel qui entourait la naissance et l'abandon du petit Jacques et la mort de Julien Rémondet.

—Cela me servira sans doute quelque jour, se dit-il, mais puisque l'enfant court un danger, le plus pressé n'est pas de chercher d'où il vient.

Au fond, cela lui était égal. Qu'il fût fils de comte, ou simplement fils d'un des charbonniers de la forêt de Russy, l'enfant avait pour lui le même intérêt et il avait pour l'enfant la même affection.

Lorsque le petit âne, ayant vigoureusement troqué, s'arrêta le soir à la porte d'une auberge isolée sur la grand-route de Bourges, Routard put se dire que désormais Jacques lui appartenait. Son histoire était toute prête, pour répondre aux curieux qui s'étonneraient de voir le nouveau-né. Comme on ne le connaissait pas, en ce coin de France où il se dirigeait exprès, il raconterait qu'il venait de perdre sa femme, lui laissant ce bébé sur les bras. Et il était bien sûr que Marjolaine ne le démentirait point. Ce fut ce qu'il dit partout et on le crut.

Quand il se jugea assez loin de la forêt de Russy, il reprit son métier et la voiture arrêtée au coin d'un bois, il s'en alla, la hotte sur le dos, chercher les casseroles et les cuillers dans les fermes et dans les hameaux. Et chargé lourdement, pliant sous le poids du fardeau dont l'étrange et cliquetante musique rythmait le bruit de ses pas, il reprenait bien vite le chemin de son chez lui, non plus seulement ramené, à présent, par l'affection de Marjolaine, mais pris peu à peu, et jusqu'aux entrailles, par ce petit inconnu pour lequel il allait falloir peiner un peu plus, avoir rudement froid aux mains l'hiver et suer l'été. Mais

bast ! il était heureux et chantonnait toute la journée. Du plus loin que Marjolaine l'apercevait, quand il revenait, la hotte chargée, elle accourait.

—Père, il va bien, il a bien bu. Je l'ai changé deux fois. Figure-toi, on dirait qu'il essaye de rire.

Et lui, la figure sauvage, où roulaient d'énormes et bons yeux :

—Tu crois qu'il essaye de rire ?

—Sûr ?

Alors il jetait bien vite sa hotte, qui tombait sur le sol avec des bruits retentissants, et il pénétrait dans la voiture. Tous les jours c'étaient les mêmes scènes, et tous les jours le rétameur s'attachait à l'enfant davantage.

—C'est dommage que je ne sois pas riche, disait-il souvent, car ça ne serait qu'un plaisir d'élever ce gosse.

Et alors, lorsque ces idées lui venaient, et elles ne lui venaient que lorsque le travail chômait, il pensait à un frère qu'il avait, qui était parti on ne savait où pour faire sa fortune, pendant sa première jeunesse. Ce frère était allé à Java, d'où il avait écrit à la mère Routard, encore vivante dans ce temps-là. Quelques années après, nouvelle lettre. César était en Australie. Deux ans après, troisième lettre : César était en Amérique. A partir de ce moment, on ne reçut de lui aucune nouvelle.

—Est-il mort ? Est-il vivant ? Est-il pauvre ? A-t-il fait fortune ? Il était vigoureux, rusé et patient. Ça ne serait pas impossible qu'il eût réussi se disait Routard.

Il forgeait des rêves chimériques. Il se représentait César revenant tout à coup, avec des monceaux d'or et ils vivaient tous de leurs rentes. Et Marjolaine et Jacques étaient envoyés en pension, devenaient très instruits, se mariaient richement. Et lui, Routard, n'eut plus rétamé qu'en famille, non plus pour vivre, mais simplement pour les besoins de la cuisine de son frère.

A force de vivre misérablement, ne dépensant suivant le sage précepte que cinquante centimes quand il avait gagné vingt sous, il avait bien réalisé quelques petites économies dans ses courses vagabondes. Il en profita pour venir s'installer dans le Puy-de-Dôme, non point là où il était né, où il était connu, où l'on pouvait s'étonner de l'existence de Jacques, mais très haut dans la montagne, en un rude et beau pays à l'air salubre, pas très loin du village de Villars qui est un des points culminants de la chaîne des monts Dômes. Il acheta un cheval, une voiture plus commode. Et ce fut ainsi qu'il vécut entre sa fille et son fils d'adoption, heureux, économe, ne songeant qu'à l'avenir des petits. Ce fut là qu'il mourut presque subitement, sans douleur, laissant à Marjolaine une vingtaine de mille francs.

II

Le coup fut rude pour les deux enfants. Marjolaine avait alors vingt-deux ans et Jacques allait atteindre sa dix-huitième année. Leur enfance avait été heureuse au possible, à côté de ce brave homme, maintenant disparu. Routard n'avait pas eu d'autre ambition pour Jacques que celle de lui donner le métier qui l'avait lui-même fait vivre, durement mais honnêtement, toute sa vie. Le soir où il l'apporta dans ses bras à Marjolaine, au carrefour de la forêt de Russy, il s'était écrié comiquement, avec un large sourire éclairant sa face barbue :

—La bêtise est faite. Voilà un rétameur de plus !

Et quand l'enfant n'eut plus rien à apprendre à l'école, il l'installa devant le réchaud, le couteau et la louche de fer à la main, un tablier de cuir sur la poitrine et lui dit :

—Fais comme ton père. Rétame.

Mais l'école lui avait donné le goût de l'étude. Son intelligence s'était développée, en même temps qu'à l'air vif et pur et par les froids rigoureux de ces montagnes sa force physique s'était accrue. Marjolaine lui achetait des livres en cachette du père, quand elle descendait à la ville, une fois ou deux par an. C'étaient des livres d'histoire, de géographie, de sciences qu'il dévorait, dans les rares moments que ne lui prenait point son travail.